

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Meinrad CHARRIERE

Pour un bouquet d'edelweiss

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 84-88

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Pour un bouquet d'edelweiss

Revenez, récits berceurs, vous  
Qu'un vieux rêve avive et délie  
Par ces soirs d'azur pâle et doux  
Tout flottants de mélancolie.

Oui, revenez, car vous avez bercé mon enfance ; votre souvenir évoque de douces visions desquelles se détache une figure aimée : celle de mon grand-père.

Pendant près de deux ans, je demeurais avec ce vieillard qui, sous les glaces de l'âge, conservait toute sa vigueur et, ce qui est mieux encore, un cœur d'or. Invariablement, nous passions nos soirées toujours seuls, l'un parlant, l'autre écoutant. Le bon aïeul avait toujours quelque nouvelle histoire à me narrer. Tantôt me faisant frissonner d'épouvante, tantôt provoquant une hilarité bruyante, il savait donner un tel charme à ses récits, que nous nous surprenions parfois bien tard, causant encore, alors que depuis longtemps nous aurions dû être dans les bras de Morphée. De mon côté, pour répondre au désir de mon grand-père, je devais, chaque soir, lui faire la lecture de son journal favori. Je le faisais d'autant plus volontiers que le vieillard ne manquait jamais d'y joindre ensuite des commentaires aussi variés qu'intéressants.

Un certain soir d'automne — un de ces soirs, où toutes choses sont teintes de mélancolie — je venais de lire le récit d'un accident de montagne des plus tragiques, lorsque je m'aperçus qu'une grosse larme perlait aux yeux du vieillard. Vivement je m'approchai de lui : — Grand-papa, qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

— Oh ! petit, ce que tu viens de lire me rappelle de cruels souvenirs : la mort d'une sœur bien-aimée.

Intéressé et ému, d'un geste câlin, j'essayai une seconde larme prête à tomber : — Grand-père, vous ne m'avez

jamais parlé de cette sœur morte dans de pareilles circonstances ; j'aimerais bien connaître son histoire.

- J'éprouve une certaine amertume à en parler, reprit mon grand-père, car tu ne saurais comprendre la douleur que j'ai éprouvée en perdant cette chère Marguerite (c'était son nom). Elle était de huit ans plus âgée que moi ; elle m'avait, pour ainsi dire, servi de seconde mère. Certes, elle en possédait bien les qualités : son cœur était un vrai trésor de tendresse. C'est grâce à son heureuse influence que, dans ma jeunesse, j'ai évité maints dangers, accompli maintes bonnes actions. Oh ! comme je l'aimais, cette tendre sœur !

Sincèrement touché de ce que je venais d'entendre, j'insistai auprès de lui, pour qu'il me fit connaître les circonstances dans lesquelles cette sœur dont il parlait avec tant d'amour, avait trouvé la mort.

Remis de son émotion, il se prêta volontiers à mon désir et commença ainsi :

— Depuis plusieurs semaines, nous avons formé le projet, ma sœur et moi, ainsi qu'une famille voisine qui, chaque été venait habiter à La Villette, de faire une excursion sur la Hochmatt. D'une élévation moyenne, cette sommité offre une vue magnifique.

La journée s'annonçait superbe. Un brouillard fin et laiteux enveloppait les monts, rampait dans la vallée : c'était une promesse de beau temps, en cette fin d'été, où le soleil daigne rarement se montrer de bonne heure. La bise était légèrement piquante ; mais pleins d'ardeur et de gaieté, nous ne songions pas à nous en plaindre. Par de petits sentiers serpentant à travers la montagne, notre petite caravane montait lentement. On se fatiguait bien un peu, mais on l'oubliait en escomptant la joie du panorama dont nous jouirions du sommet. Déjà, la vue était très étendue. Le brouillard se déchirant par places, laissait voir des coins de paysages, éclairés comme à travers une gaze légère. Sur

les routes qui, toutes blanches, dévalaient au flanc de la montagne, les troupeaux descendaient vers Bulle, où allait avoir lieu la grande foire annuelle. Ils quittaient définitivement les hauteurs, qui, sous peu, allaient être envahies par la neige. Leurs clochettes sonnaient gaiement dans la vallée qu'elles emplissaient de leurs échos : c'était dans ce cadre de montagnes abruptes, un tableau pastoral d'une beauté unique.

Cependant, la montée devenait très fatigante : fréquemment, nous faisons de petites haltes, moins pour nous reposer peut-être, que pour admirer le merveilleux décor que la nature prête à la Gruyère. Curieusement vallonnée, elle s'étendait à nos pieds, encore toute verte, laissant apercevoir, à travers des fouillis d'arbres et de feuillages, ses villages si pittoresques. Mais, à mesure que nous montions, la nature se faisait plus âpre ; de rares fleurs, secouées par le frisson glacé de la bise, végétaient, pâles et décolorées. Tout-à-coup, sur l'herbe courte et maigre, nous aperçûmes la fleur des neiges : la poétique edelweiss.

— Hermann ! me dit joyeusement ma sœur ; dans deux jours c'est la fête de maman ; je veux lui offrir un gros bouquet d'edelweiss : elle en sera charmée. Montons plus haut ; ici, elles sont encore rares.

— Prends garde ! lui dis-je, ne t'aventures pas trop.

— Oh ! je ne crains pas le vertige ; je veux pouvoir dire à notre mère que j'ai cueilli les fleurs moi-même. Tiens, regarde quelle belle touffe, là-haut.

Légère, elle s'élança vers les fleurs ; je voulus lui donner la main pour l'aider à gravir une pente raide et glissante, bordée par l'effroyable profondeur d'un précipice ; mais elle me précéda et atteignit bientôt les fleurs qui étalaient leur glorieuse blancheur.

— Prends garde ! lui criai-je une seconde fois, d'une voix angoissée.

Un faible cri me répondit et, comme dans un cauchemar,

je vis ma pauvre sœur lancée dans le vide. Eperdu, je m'élançai vers la touffe à moitié arrachée, et qui gardait encore le froissement de ses doigts. Oh ! tu ne saurais comprendre quelle douleur m'a étreint le cœur, en ce moment-là. .

Penchés sur le bord de l'abîme, mes compagnons et moi, nous aperçûmes quelque chose de blanc, gisant sur une espèce de plate-forme qui faisait saillie, quelques mètres au-dessous du rocher sur lequel nous nous trouvions. Dans sa chute, Marguerite avait été retenue par cette corniche naturelle, étroite à faire frémir. Quelques maigres arbustes, croissant çà et là, me permirent en m'y accrochant, de descendre jusqu'à cette forme inanimée qui était ma sœur.

Comment, chargé de ce précieux fardeau, je pus remonter vers le sommet, je ne pourrais te l'expliquer, car je ne m'en suis jamais rendu compte. Le visage inondé de sang ne donnant plus signe de vie, ma pauvre sœur fut étendue sur l'herbe et, malgré tous nos soins, nous ne parvînmes pas à la ranimer. Avec nos manteaux et nos cannes, nous fîmes une sorte de civière et lentement, nous descendîmes la montagne que, quelques instants plus tôt, nous gravissions si joyeusement.

Je me dispense de te décrire là pénible scène qui se déroula à notre arrivée à la maison : notre mère faillit en mourir de douleur.

Sous les frictions énergiques et les soins intelligents d'un docteur appelé en toute hâte, Marguerite reprit connaissance. Elle promena autour d'elle un regard vague, puis nous apercevant, elle nous sourit et referma les yeux.

Pendant des journées et des nuits douloureuses, on veilla près de ce lit sur lequel elle était couchée, immobile et pâle, comme si déjà son âme eût quitté ce corps qui ne semblait pas souffrir. Le docteur ne nous avait laissé aucun espoir : en effet, avec les premières feuilles d'automne, elle

s'en alla, notre bien-aimée, nous laissant dans la douleur et faisant un vide irréparable.

Souvent, je m'en fus m'agenouiller sur sa tombe toujours fleurie : là, il me semblait l'entendre encore près de moi ; nos deux âmes se parlaient et se comprenaient comme jadis. Maintenant encore, son souvenir est toujours aussi vivace et tu ne seras pas étonné dès lors, de l'émotion qui m'a saisi ce soir, à la brusque évocation d'un tel événement.

Le vieillard se tut et demeura un moment silencieux. Moi-même, vivement ému, j'eus peine à retenir une larme, car connaissant son cœur si sensible, je comprenais combien la séparation avait dû être cruelle. Plus tendrement encore que d'habitude, j'embrassai mon grand-père, pour lui faire oublier ces amères pensées.

Ce soir-là, je fus lent à trouver le sommeil ; longtemps, j'entendis le vent pleurer dans les arbres, tandis qu'un peu plus loin, le petit ruisseau unissait son doux murmure à la plainte du vent.

Et maintenant que de longues années se sont écoulées, j'aime à revivre en rêve, ces soirées délicieuses qui rappellent un âge toujours aimé : l'enfance.

St-Maurice.

Meinrad CHARRIÈRE  
*élève de Principes.*